



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MODES.

#### TAPIS D'AUBUSSON.

S'IL est quelque chose que nous puissions envier au luxe de l'Orient, ce sont ces riches tapis, ces duvets doux et moelleux, ces palmes éclatantes de nuances et de variétés, que foulent aux pieds les favorites des sultans, et qui reçoivent les génuflexions de leurs milliers d'esclaves. Trop long-tems notre goût, arriéré sur ce point, ne comprit la recherche des tapis que dans les palais des rois, ou dans quelques asiles privilégiés par la fortune ou la coquetterie; et tandis que nous restions ainsi ignorans des jouissances de l'élégance ottomane, l'Anglais, plus initié au bien-être de la vie intérieure; l'Anglais, prompt à saisir tout ce qui peut ajouter du confortable et du charme à l'existence *in side*, que nous ne pouvons traduire que par le mot de *chez soi*; l'Anglais, disons-

nous, étalait les tapis des Indes et de la Turquie, non seulement dans ses salons d'apparat et sous les pas de ses lords, mais il en mettait partout où devait passer une femme, un enfant, un vieillard; et le plus modeste négociant avait ses escaliers et ses plus simples appartemens couverts de tapis, dans le tems où le peuple de Paris gelait ses pieds sur les carreaux rougis et vernissés qui formaient la plupart des parquets du dernier siècle. Depuis ce tems cependant de sensibles améliorations se sont opérées parmi nous, l'usage des tapis s'est répandu, et, abandonnant l'antique Savonnerie à de hauts patronages, toutes les fortunes et les élégances en appelèrent aux manufactures d'Aubusson, pour décorer leurs salons, chambres à coucher, antichambres, et enfin toutes les parties de leurs hôtels et de leurs appartemens. Dès cet instant, les tapis devinrent une mode indispensable, une nécessité, un des premiers besoins du



bien-être. L'on peut en juger facilement aujourd'hui par la foule qui se porte boulevard Poissonnière, n° 23, à l'ancien hôtel Montholon, où M. de Salandrouze vient de transporter le dépôt des tapis de la manufacture d'Aubusson. Rien n'est plus complet, plus admirable, que l'immense choix qui se trouve dans cet établissement et le point de perfection auquel sont parvenues les productions qu'on y offre. L'imitation de tous les tissus étrangers de ce genre, et la supériorité sur tout ce qui s'est fait chez nous, sont de puissants éléments pour augmenter encore la vogue des tapis, vogue qui doit devenir d'autant plus générale, que la maison que nous citons offre des tapis depuis la valeur de quatre francs jusqu'à cinquante mille francs, et que, dans une telle variation de valeur, il serait difficile que toutes les fortunes ne trouvassent pas de quoi se satisfaire.

#### MANTEAUX ALI-BABA.

Le manteau *Ali-Baba* dont nous avons donné le modèle dans notre dernier numéro, est le type de la haute élégance; élégance que l'on ne découvre que dans les premières loges de l'Opéra, aux soirées les plus brillantes des Bouffes, à la sortie des réunions pompeuses où le luxe déploie des recherches inusitées dans le monde ordinaire. Le manteau *Ali-Baba* ne peut être porté que par la femme dont les pieds n'ont jamais effleuré que des tapis moelleux, et dont les épaules n'ont supporté que des pierreries du Pérou ou des cachemires des Indes. Il lui faut tous les accessoires du bon goût, tous les prestiges des réputations à la mode; il lui faut des laquais richement empanachés, des voitures décorées en satin d'Ispahan, des femmes dont les langoureux regards ne comprennent le réveil que vers la fin du jour, car le manteau *Ali-Baba*, noble, riche, éclatant, représente à lui seul la dernière période de l'aristocratie de l'élégance.

Aussi était-ce dans les magasins Sainte-Anne qu'il lui appartenait de se révéler avec toute la puissance de la mode. C'est de cet établissement *modèle*, de cette enceinte si riche en nouveautés et en recherches, que devait sortir un des articles les plus remarquables de cet hiver; article dont la richesse, peut-être, pourrait effrayer la multitude plus modeste des acheteurs, si nous ne nous empressions de faire observer qu'auprès de ces objets si distingués se trouve le plus heureux choix d'étoffes élégantes, demi-élégantes, et tout-à-fait simples. M. Delisle a trop bien senti qu'auprès de quelques *exceptions* de grand style il y avait une masse composée de mille goûts divers qu'il fallait contenter, et il a su réunir dans sa maison tout ce qu'il fallait pour satisfaire les exigences du luxe ambitieux, et celles des plus simples nécessités.

Nous croyons donc pouvoir rappeler qu'il se trouve chez lui le plus complet assortiment d'étoffes de tous genres, et que pour le choix des manteaux, comme pour celui de tous autres articles, on ne saurait trouver de ressources plus étendues et de plus sagement combinées.

#### BOUCLES A CYLINDRE.

Le génie inventif de MM. Josselin et Pousse ne s'est point arrêté aux corsets mécaniques dont nous avons maintes fois fait l'éloge. Il vient aujourd'hui de produire des boucles à cylindre, dont l'usage ne peut manquer d'être préféré cent fois à celui des boucles dont nous nous servons journellement. Celles que nous annonçons ont surtout l'avantage immense de ne point avoir ces arpillons si dangereux par leur facilité à accrocher les schalls, les écharpes, les garnitures, et trop souvent les doigts qui s'en approchent. Agissant par l'effet d'un simple cylindre, qui dégage et retient à volonté le ruban de la ceinture, elle peut se serrer et se prolonger sans laisser aucune marque des degrés différens où on l'arrête, ce qui,



dans le système des boucles anciennes, détruisait en peu de fois toute la fraîcheur de la ceinture, à moins qu'on ne la fixât toujours également au même point. Les boucles à cylindre n'ont point cette sujétion; une simple pression sur un petit ressort les élargit ou les resserre. Elles s'adaptent à tous les rubans avec la plus grande facilité, et sans aucun secours de coutures ni d'épingles. On passe le bout de la ceinture autour du cylindre, et elle s'y trouve immédiatement fixée, sans aucun danger de s'échapper.

Ce mécanisme très-léger n'imprime aucune épaisseur à la ceinture, et est caché sous une plaque qui s'ouvre à charnières, et peut se varier à l'infini, de façon qu'un seul ressort peut servir pour plusieurs ornemens différens. Cette partie de la boucle, qui tient tout-à-fait à la bijouterie, est exécutée parfaitement par M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Proche\*, à laquelle MM. Josselin et Pousse, propriétaires, par brevet d'invention, des boucles à cylindre, ont concédé, pour un tems limité, le droit exclusif de vendre cet article. La plaque qui en devient la partie de luxe, étant tout-à-fait un objet de goût, peut être de la plus grande simplicité comme de la plus riche élégance, et n'exige point de notions particulières de notre part; mais ce que nous ne saurions trop prôner, ce sont les avantages du mécanisme, qui, une fois appréciés, laisseront bien en arrière toutes les boucles qui ont apparu aux toilettes les plus recherchées dans tous les siècles passés.

#### ENSEMBLES DE COSTUMES.

Voici quelques costumes remarquables à l'Opéra et dans des réunions qui ont eu lieu cette semaine :

— Une robe en gaze couleur corinthe, ayant alternativement une raie mate satinée et une raie claire. Sur cette dernière était brodé un semé de petites

\* M<sup>me</sup> Proche, fabricant de bijoux, rue Saint-Martin, n<sup>o</sup> 175.

fleurs oranges et vertes. La robe formait pointe sur le devant du corsage et avait de larges draperies sur la poitrine. Le dos plat et les manches courtes à double sabot. Ce double sabot était séparé par un ruban de satin orange qui formait un nœud sur le milieu. Autour du dos du corsage, à partir de chaque épaule, une mantille en point d'Angleterre.

— Une robe en pékin blanc, sur laquelle étaient peints des bouquets composés de soucis, de scabieuses et de roses. Corsage uni et lacé, sur lequel retombait tout autour une haute dentelle noire. Au bas des manches courtes, une manchette en dentelle noire, relevée en dedans du bras par un nœud de ruban de gaze blanche broché en couleur. Coiffure en cheveux.

— Une robe d'organdy blanc brodé en petits bouquets de soie de couleur. Les bouquets, composés d'œillets et de roses, s'agrandissaient graduellement vers le bas du jupon. Un nœud de ruban blanc à longs lacets, placé de côté dans les cheveux. Ceinture de gaze blanche à longs bouts.

— Une robe en gaze blanche unie. Garniture de blonde autour du corsage. Turban de gaze verte et de gaze blanche mêlées. Collier en émeraude; ceinture et nœud de ruban en gaze blanche.

— Robe en cachemire bleu Haïti, garnie autour du cou en point d'Angleterre; un simple ourlet au bas. Manche courte. Turban de gaze blanche unie.





# UNE JOURNÉE

CHEZ

## LA COMTESSE DE GENLIS.

Nous trouvâmes M<sup>me</sup> de Genlis gaie, riante, qui vint à moi les bras ouverts : Oh ! que vous avez été bien avisée de venir aujourd'hui, ma chère Pauline. On me donne une fête charmante ce soir... c'est une surprise... mais comme on voulait que vous en soyez, on m'a laissé entrevoir quelque chose... J'allais vous écrire... les billets m'ennuient à la mort... quelle bonne idée d'être venue !... Embrassez-moi... Voyons si vous êtes belle aujourd'hui ?... Je crois bien que c'est une mascarade, mais dans le grand genre... J'avais presque envie de me mettre en charretier et de les recevoir avec une grosse voix : *Quoi que vous voulez ?... Qu'êtes-vous ?...* Je fais le charretier admirablement bien...

M. DE B., avec gravité. Nous ne sommes venus, madame, que d'après le billet que M<sup>me</sup> de B. a eu l'honneur de recevoir de vous.

LA COMTESSE. C'est charmant !... Mais je ne l'ai pas encore écrit ce billet ?...

M. DE B. M<sup>me</sup> de B. m'a montré un billet par lequel vous témoigniez le désir de me voir sur-le-champ, et je suis venu... Vous paraissiez fort pressée, fort inquiète...

LA COMTESSE. Ah ! mon cher ami ! c'est vrai, je suis désespérée... Il n'y a que vous qui puissiez faire entendre raison à Casimir. Il me désole. Voilà trois jours qu'il n'a mis les mains sur sa harpe. Et au moment de donner son concert !...

M. DE B. Avec un talent comme le sien...

LA COMTESSE. Pour Dieu, ne lui dites pas cela... Voilà comme on est ; voilà comme on lui persuade qu'il n'a pas besoin de travailler... Jouer en public ! mais il faudrait qu'il passât les jours et les nuits à s'exercer... Au lieu de cela, on le flagorne, on l'encourage à perdre son tems...

M. DE B. Vous savez, madame, que je fais le contraire.

LA COMTESSE. Vous avez raison, mais voilà le moment de lui parler avec fermeté. Songez que je veux qu'il donne un concert dans quinze jours... Je ne dors pas. C'est fou ; je le sais bien : car vous savez comme il joue... Mais ce public !... Enfin, il ne devrait pas avoir autre chose dans la tête... Eh bien, pas du tout ; jamais il n'a été aussi paresseux. Il m'a donné sa parole d'honneur de ne pas sortir ; il la tient, mais on n'étudie pas davantage. Il me serait impossible de dire à quoi il passe son tems. Il fait des découpures en paille, en papier... des fleurs en cire... des niaiseries... il ne sait qu'imaginer... cela passe tout... C'est qu'il y va de sa fortune, de son existence... On ne devient pas un artiste avec ces manières-là d'abord... Faites-lui sentir cela, mon cher ami, dites-lui que tout le monde le blâme... qu'on dit qu'il le ruine, quand il pourrait gagner un argent immense. D'ailleurs c'est vrai ; il n'a aucune idée d'économie, il lui passe mille fantaisies par la tête... Ne veut-il pas aller au bal de l'Opéra ce soir !... Au bal de l'Opéra !... Je m'y suis beaucoup amusée... mais le tems était si différent ! On y a un ton détestable aujourd'hui... Et puis avec ses principes ! et la dépense de domino, de voiture... tout est à craindre pour lui là... Mais c'est tout simple, avec ce désœuvrement absolu... J'en suis à la mort, mon cher ami. {Avec un si bel avenir ! un esprit, des doigts !... Et tout cela ne servira à rien... à rien du tout... Parlez-lui raison, parlez-lui sévèrement, dites-lui que les minutes sont précieuses... dites-lui que je n'ai plus d'argent ; que c'est un devoir, une nécessité pour lui, non seulement de l'économiser, mais d'en gagner. Je vous en prie, soutenez-moi. Ah ! quel service, cher ami, si vous le rendez laborieux et économe...

Casimir entra dans ce moment-là, il était en robe de chambre et en pantoufles. M<sup>me</sup> de Genlis lui dit fort sèchement :

3. Octobre 1873

N.º 1012.

# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra  
Manteaux à blanches garnis d'éclaircan des M<sup>rs</sup> de M<sup>rs</sup> Jacques  
père et fils passage des petits pères 8.

Mess<sup>rs</sup> J. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London.  
Ayuntamiento de Madrid





31 Octobre 1833

N.º 1022.

# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.  
Chapeau en crêpe et Robe en satin des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Céline  
Martin place Vendôme.

1882 JUN 9



1882 JUN 9



vous ne savez sans doute pas l'heure qu'il est ?

CASIMIR, *bâillant*. Non, maman.

LA COMTESSE, *pinçant de la main gauche sa lèvre supérieure, frappant doucement de son pied droit le parquet, et m'adressant la parole*. J'imagine, mon cœur, que vous réglez vos journées, et que vous savez l'heure qu'il est quand vous êtes chez vous ? (A Casimir.) Apparemment que vous n'avez pas eu le tems de vous habiller ?

CASIMIR, *bâillant*. Non, maman. (A M. de B.) Je ne sais pas ce que j'ai, mon ami... Je me sens tout je ne sais comment. (Il allonge les bras et bâille.)

M. DE B. Vous vous couchez au jour, vous sortez du lit à midi, vous ne faites rien...

CASIMIR, *parlant en bâillant*. Je vous dis, maman, que j'ai comme une courbature.

M. DE B. Il faut mener une vie d'homme, mon cher Casimir...

CASIMIR, *se jetant dans une bergère*. Qu'est-ce que j'ai donc ce matin ?

LA COMTESSE. Ce sont des spasmes. Je parie que tu as mal à l'estomac.

M. DE B. C'est une digestion difficile, parce que...

LA COMTESSE. Pas du tout. Vous voulez bien permettre que je le connaisse un peu... Il est horriblement nerveux. (A moi.) Ma chère Pauline, arrangez-lui de la menthe poivrée. (A Casimir.) Tu es pâle comme une serviette à présent... Approche-toi du feu. (A moi tout bas.) Mon cœur, donnez-lui votre place, J. ne lui donnera pas la sienne, j'en suis bien sûre. (A Casimir.) Donne-moi ton bras?... Il a le pouls très agité... Voyez donc, mon cher J...

M. DE B. Il a le pouls d'un garçon de dix-huit ans.

LA COMTESSE. Vous ne vous y connaissez pas du tout... Voyons, Casimir, qu'est-ce que tu as mangé ce matin ? Quelque tourte aux champignons?... Tu te seras bourré de thé ?

CASIMIR. Le thé ne *bourre* pas, petite mère. (Il lui baise la main.)

LA COMTESSE. Tu as raison. Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?

CASIMIR. Je vous dis... je ne suis pas bien...

LA COMTESSE. Ah ! il a un genre nerveux !... Il lui faut des distractions... Tu devrais monter à cheval ?...

CASIMIR. Je n'ai pas envie de sortir.

LA COMTESSE, *regardant M. de B.* Il faut convenir qu'il n'y a pas d'homme, à cet âge-là et avec sa tournure, qui reste chez lui comme il y reste... Je veux l'en récompenser, mon cher Casimir ; tu le mérites bien... Cette vie sédentaire à dix-huit ans... c'est fort vertueux ; mais aussi il en souffre... je pense... Tiens, Casimir, un billard !... Je veux que tu aies un billard dans ton appartement... Cela lui fera faire de l'exercice... Il a une adresse ! il jouera avec une grâce ! Tu auras un billard, mon garçon. Ça aura fort bon air dans ton petit salon... Mon cher J... voulez-vous vous charger de m'acheter un joli billard ?... Vous savez jouer au billard ?

M. DE B. Oui, madame.

LA COMTESSE. J'espère bien que vous ferez à Casimir l'honneur de venir jouer chez lui ?

M. DE B. Assurément, madame. Mais dans ce moment-ci... avec l'intention de donner un concert... un billard est une dépense...

LA COMTESSE. Oh ! mon cher ami, il faut qu'il se porte bien avant tout... Il lui faut du mouvement, de la dissipation... Je suis bien heureuse d'avoir pensé à ce billard... Eh bien ! où allez-vous donc, J. ?

M. DE B. J'ai une affaire très-importante à terminer, et n'étais venu que...

LA COMTESSE. Allez, allez, je garde Pauline ; vous viendrez la chercher à minuit.

M. de B. s'inclina, et me dit à l'oreille : « Pour le rendre laborieux et économe, elle me charge de lui acheter un billard !... Il n'y a que vous digne de l'expliquer. »

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)



L'ÉCUYÈRE.

(SUITE.)

Tout Londres connaissait Cosa, la belle écuyère du cirque d'Asthley. Les journaux fashionables ne parlèrent long-tems que de Cosa, de ses yeux noirs, de ses cheveux noirs, de sa taille, de sa grâce sur un cheval, sur deux chevaux, de son agilité et de la divine modestie de son salut. Il fallait la voir s'élancer de sa selle sur le sable du cirque, et s'échapper en faisant flotter au-dessus de ses genoux sa tunique de mousseline chamarrée d'or, que gonflait la légèreté de sa course. Tout à coup, au moment d'atteindre à l'extrémité de l'enceinte, Cosa se retournait vivement, se ployait avec la souplesse d'une cravache, se relevait d'un bond, et de ce bond disparaissait en franchissant la porte. De toutes les parties de l'Angleterre, on accourait rien que pour voir le salut de Cosa.

Sur un cheval, que Cosa était belle ! qui n'eût voulu la posséder ? C'est un si doux plaisir que de voir sa maîtresse suspendue entre le ciel et la terre, les épaules et les bras nus, livrés au vent, la cuisse découverte, le pied chaussé d'un cothurne de satin, légèrement appuyé sur un coursier haletant, qui s'élance au bruit des fanfares ! Elle passe comme un éclair devant mille figures béantes, stupides de plaisir et d'admiration. C'est à qui saisira d'un œil avide un pli de sa robe, une boucle de ses cheveux, un contour de son sein ou de ses hanches hardies. Elle fuit toujours plus rapidement, la cruelle, elle échappe au coup d'œil le plus agile ! Les cris d'allégresse qu'elle inspire sont même perdus pour elle, elle plane comme une nymphe de l'air sur cette multitude ; mais indifférente à tous ces hommages qui s'évaporent sous ses pieds, comme une vaine fumée d'encens, et si quelquefois elle daigne abaisser ses regards sur la foule qui applaudit et admire à grands

cris, elle n'aperçoit qu'un large cercle de têtes, confuses, pressées, étagées, comme une de ces noires auréoles de damnés que Dante a placées dans son enfer. Bientôt toutes ces figures, maigres, bouffies, rouges, pâles, ridées, noires, vieilles, jeunes, blondes, crépues ou chauves, tournent autour d'elle avec une effrayante vélocité. Elles tournent, emportant dans leur rotation les colonnes, les draperies, les lumières, jusqu'aux sons furieux des trombones et des trompettes. Alors il lui semble qu'elle et son blanc cheval, qui frémit et tremble de tout son corps sous son harnois étincelant, sont arrêtés par une main puissante, et restent immobiles au-dessus de ce monde mouvant. Les fers du coursier ne sonnent plus sur le sable, son galop a cessé de retentir. Elle sent la fraîcheur du nuage qui le soulève, elle en est enveloppée comme d'un réseau transparent, ne voit plus un seul visage de toute cette foule qui elle-même la voit, comme dans un voile, à travers les vapeurs sorties des flancs du cheval baigné d'écume, et alors, gravissant toujours, flottante et bercée dans les airs, elle vous rencontre vous seul, vous qu'elle aime ! Au milieu de tous ces yeux brillans qui roulent comme une couronne de feu, elle n'a vu que vos yeux, ainsi qu'un joueur habile, placé devant un cercle bariolé de la roulette qui fuit emportant tout son espoir, distingue la couleur qu'il a choisie, et la suit avec ivresse ; et quand, haletante, éperdue, elle se jette à terre, sous le grondement flatteur des voix qui s'épuisent et des mains qui se déchirent à force de se heurter, c'est devant vous qu'elle s'arrête et qu'elle plie légèrement, c'est à vous qu'elle rend son triomphe. Cette nuit, sous le paisible clair-obscur d'un épais rideau, vous l'entendrez rêver que sa course se recommence, vous sentirez son sein se gonfler, vous la verrez bondir, jeter hardiment les rênes sur la crinière de ses chevaux, et les stimuler de ses blanches mains. Elle part plus vite que le vent, s'é-



lance, franchit tout, s'enivre encore de fanfares et d'acclamations, de bruit et de mouvement. On dirait qu'elle va monter aux nues debout sur sa selle ! Tout à coup son pied tourne, et elle tombe dans vos bras, où l'effroi la réveille, et vous la rend pâle encore de sa chute, et riant aux éclats de son rêve, heureuse d'être si doucement tombée. N'est-ce pas une éternelle et brillante cavalcade qu'un amour comme celui-là, une course sans fin, en plein champ, à travers monts et vallons, une course joyeuse, animée, charmante, et si rapide que l'ennui sournois ne peut jeter ses griffes aux cris flottans de la chimère qui vous emporte, s'élancer en croupe et galoper avec vous ! Voilà pourtant le sort qui attendait celui qui devait aimer Cosa !

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

## Album.

Le théâtre des Variétés vient d'innover d'une manière assez heureuse en donnant une sorte d'opéra-comique sur la scène ordinairement consacrée à toutes les folies de notre époque. Cet ouvrage est intitulé : *Le Milord et la Modiste*. Il est de deux jeunes comédiens, M<sup>rs</sup> Didier et Deslandes. Ce dernier est pensionnaire de l'Opéra-Comique. Une aventure vraie ou fausse racontée dans les journaux, et dont la scène se passait à Londres, en a fourni le sujet. Un jeune homme à l'imagination romanesque ne voulait se marier qu'avec une héroïne de roman. Ses parens, pour le guérir de cette singulière manie, engagèrent une jeune personne à jouer un rôle dans un drame que l'on improvise. Attachée à un arbre, elle était entourée de bandits menaçans, lorsque l'Anglais romanesque arrive et les met en fuite. Le plus comique de l'aventure, c'est qu'il devint

véritablement amoureux et épousa en légitime mariage la jeune personne dont on avait fait pour quelques instans une héroïne. M<sup>lle</sup> Jenny-Colon est délicieuse de grâce, de finesse, d'espièglerie, sous les traits de cette prétendue victime, qui n'est qu'une piquante modiste de la rue Vivienne. Elle a fait valoir plusieurs airs nouveaux placés dans l'ouvrage et qui sont de la composition de M. Pilati, jeune homme encore peu connu, mais dont le premier essai donne des espérances.

— Après les *Inconvéniens d'un voyage en diligence*, rien n'est plus divertissant à voir que les *Inconvéniens d'un voyage à frais communs*. C'est au théâtre du Palais-Royal, dans cinq actes rapidement menés, que cette curieuse représentation a lieu. Philippe est on ne peut plus amusant sous les traits d'un bon marchand de coton retiré des affaires, qui supporte toutes les tribulations imaginables pour avoir offert la moitié d'une voiture achetée par lui à une jeune veuve passablement prude et quinteuse. Le pauvre M. Flamet, (c'est le nom de la victime du voyage à frais communs), après vingt-quatre heures, pendant lesquelles on fait tout au plus vingt lieues, après avoir été battu par des militaires, mouillé jusqu'aux os par un orage, n'avoir pu ni manger ni dormir, est abandonné sans un sou à la poste de Chartres, avec invitation de revenir chercher sa voiture à Paris. La jeune veuve ne voulant plus aller aux eaux de Bagnères, but du voyage, était revenue dans la capitale, avec un sien petit cousin qu'elle avait rencontré en route. Cet ouvrage, dont la gaité se soutient, a obtenu un succès complet. Il y a peut-être de l'exagération dans quelques parties, mais il est de règle, dit-on, de frapper fort pour donner une meilleure leçon. M. Théaulon, l'auteur de l'ouvrage, a profité du conseil et s'en est bien trouvé. Sa pièce attire la foule au théâtre du Palais-Royal.

— M. de Pradel, l'improvisateur français, va commencer, le mois prochain, ses



*soirées d'improvisations françaises*, pour les continuer tout l'hiver. Elles auront lieu une fois par semaine et seront entremêlées de morceaux de musique et de chant. Comme pour s'essayer, M. de Pradel, le soir de la rentrée de M<sup>lle</sup> Mars, à la Comédie-Française, a salué notre première comédienne de cet impromptu qui a été chaudement applaudi :

A tant d'émotion l'ame suffit à peine,  
O Mars ! je viens de vous revoir !  
La foule transportée a salué la reine.  
Des jeux de notre scène ;  
Vous avez reconquis votre absolu pouvoir !  
Soit privilège du génie,  
Soit que le tems pour vous marche plus lentement,  
Nous avons retrouvé cette grâce infinie  
Cet organe si pur où vit le sentiment....  
Vous êtes encore rajeunie.  
Mais le comble de l'art, ses éclairs ravissants,  
Charmes dont Célimène, en sa coquetterie,  
Enivre l'esprit et les sens,  
Sont étrangers à Valérie ;  
J'ai cru vous reconnaître aux doux sons de sa voix ;  
C'était bien de l'amour la parole ingénue :  
Dans Célimène aussi je vous ai reconnue,  
Je m'abusai donc une fois ?  
Éclairez, par pitié, ma raison incertaine ;  
L'une gagne le cœur, l'autre éblouit les yeux.  
Par son double prestige un talisman nous mène.  
Etiez-vous Valérie, Etiez-vous Célimène ?  
Vous ne pouvez pas être deux.

— Le conservatoire de musique de M. Choron nous promet pour cet hiver des séances *curieuses*. On y exécutera des oratorios et des cantates. Il est surtout question du *jugement dernier* de Schneider, qui exige cent exécutants.

— M<sup>lle</sup> Jenny-Vertpré donne en ce moment des représentations fort suivies à Valenciennes. On l'attend dans la plupart des villes du Nord.

— Le roman de Lewis, *le Moine*, a fourni le sujet d'un opéra-comique nouveau, intitulé *le Chevalier Noir*. La

musique en a été composée par M. Despréaux.

— M. Charles Nodier a été nommé membre de l'académie française, à une majorité imposante.

## Annonces.

**DÉVIATIONS DE LA TAILLE.**—Par ordonnance du roi du 21 juillet dernier, consignée au *Bulletin des lois*, M. HOSSARD, directeur de l'établissement orthopédique d'Angers (Maine-et-Loire), vient d'obtenir un brevet d'invention pour la CEINTURE qu'il emploie dans le redressement des déviations de la taille, et qui lui permet de mettre au défi tous les autres chefs d'établissement, dont il se charge d'achever en quelques mois les travaux, comme il l'a déjà fait pour beaucoup, sur les sujets mêmes qu'ils ont traités vainement des années entières. La rapidité de la cure, le peu de gêne occasionnée, l'entière liberté de se livrer du matin au soir à la promenade, ou aux occupations qui peuvent convenir le plus, offrent la plus grande consolation aux familles, en assurant aux jeunes personnes, déjà même des plus avancées en âge, et qui ont su dissimuler leur difformité, le moyen de recouvrer en peu de tems la santé et toute l'élégance de leur taille, sans qu'on se soit douté de leur traitement ou seulement aperçu de leur absence. Cette découverte précieuse, quoique si simple en elle-même, et qui eût dû être imaginée bien plus tôt, peut-être regardée comme le dernier pas de l'orthopédie, et n'aura plus à craindre de supériorité.

M. HOSSARD est connu depuis long-tems aussi pour le traitement des pieds-bots. (*Affranchir.*)

**ERRATUM.** — Dans le dernier Numéro, à la deuxième page, au lieu de : M<sup>me</sup> Popelard, lisez : M. Popelin.

A ce Numéro sont jointes les planches 1011 et 1012.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés *franco de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

